

Barrachoa, là où les artistes choisissent

Françoise Charron

Numéro 70, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46292ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charron, F. (1998). Barrachoa, là où les artistes choisissent. *Inter*, (70), 56–57.

Barrachoa, là où les artistes

Françoise CHARRON

Christopher VARADY-SZABO ont joué des lignes du ciel et de l'eau, de la ville et de la grève, des champs et des montagnes comme des hexagrammes du Yi King : chacun cherchant par son travail la composition qui, pour elle, pour lui, ferait sens.

Dans ce lieu où tout se touche et tout se mêle, les montagnes derrière et la mer devant, la plage et la cité en accolade, le sanctuaire des oiseaux et l'église en profil, les onze praticiens de l'in situ, réunis par le commissaire invité Jacques BÉRUBÉ, ont repris les techniques de toujours, celles que l'humanité applique depuis des millénaires dans ses rapports aux forces naturelles. Ils et elles ont donc noué, creusé, gratté, cueilli, tressé, assemblé, extrait, excavé, amoncelé, couvert, façonné, transplanté et cousu. Les artistes ont choisi tantôt de travailler avec la nature, en cohésion avec elle, reprenant les matériaux trouvés sur le site, tantôt de travailler sur et dans elle, en intervention extérieure, lui ajoutant des objets ou la modifiant elle-même. Ainsi, ALAIN et MACE ont creusé, déplacé et façonné la terre ; BABIN, FOREST, LABRIE et COULOMBE ont fait appel aux forces du vent et de la mer ; VARADY-SZABO, LAFLEUR et Du BOIS ont intégré la topographie du lieu aux structures qu'ils ont élevées alors que CAMELO et PARTAIK ont usé de la nature du site en contrepoint.

On retrouve dans les œuvres réalisées pour Barrachoa bien des formes associées à une sphère mythique et archaïque, comme le totem et le tracé au sol, ces signes anciens de passage. On peut aussi y reconnaître une manière dada et surréaliste : des bancs de toilettes qui jouent aux huîtres, des fauteuils qui montrent leur bourre, des chemises qui se prennent pour des voiles. Les artistes ont fait appel à toutes les stratégies possibles, du poétique à l'allégorique, du formel au socio-politique, pour composer avec les tensions du paysage et établir les relations qui permettent de renouveler, voire de rafraîchir la perception. Leurs travaux nous offrent des angles de vue inédits sur un paysage que l'on croit familier, dégagent nos ornières perceptives, brouillent les pistes de nos interprétations toutes faites. Une constante toutefois : l'humilité du geste posé dans ce milieu époustoufflant de beauté. Que faire d'autre quand le monde tout entier sert d'arrière-plan.

Et, surtout, quand il semble venir étrangement prendre part au symposium : au quatorzième jour, la marée a déposé des centaines de méduses bleutées sur tout le pourtour du site et, le quinzième jour, en fin de journée, en vivant rappel du pacte sacré, un double arc-en-ciel a signé la nuée et posé son pied dans l'eau du barachois.

Une tournée de Barrachoa

À partir du centre d'artistes Vaste et Vague, situé presque à mi-chemin des deux bras qui forment le barachois large d'environ un kilomètre et long de presque deux, le premier site que l'on rencontre en partant vers la gauche est celui de Sylvette BABIN, dont l'œuvre *La Déportation* a obtenu le prix

du public Aqua-Mer. Sise dans l'eau, dans une petite lagune en retrait, l'installation consiste en une quarantaine de chemises, presque toutes blanches (on en compte trois rouges), fixées par les manches et les pans à deux tuteurs en bois fichés dans l'eau. L'effet est particulièrement touchant, car on y voit tant la souffrance de l'écartèlement que le bonheur des voiles larguées à l'aventure. On se surprend à tendre l'oreille au récit que semblait vouloir raconter ces chemises, mais surtout, elles réussissent à invoquer tout à la fois leur propriétaire individuel et l'esprit de communauté. BABIN a choisi une approche poétique propice aux paradoxes qu'elle met en jeu, dont celui d'une esthétique politique. Originaire de Caplan, BABIN poursuit une maîtrise en arts visuels à Montréal.

Puis c'est au tour de Fernande FOREST de nous accueillir dans sa *Manomarina* : installées dans un champ longeant la route du camping, six petites chaises recouvertes d'une bourre touffue faite de zostères patientent sagement sous le vent, tandis que quelques autres sont dispersées sur la plage. Elles nous invitent à contempler le dessin marin qui flotte dans l'eau du barachois : une main géante tracée par des troncs de bois de mer capte entre ses doigts et dans sa paume la fameuse paille de mer. Reprenant la forme générale du barachois, rappelant cette autre main, noire sur le mur de la caverne, *Manomarina* mise sur les lignes des horizons qui se rencontrent ici, en propose une lecture, celle de l'empreinte maintenant indélébile de l'humain sur le paysage. Originaire de Bonaventure, FOREST vit à Rimouski où elle travaille aussi comme conceptrice visuelle et désigner d'exposition.

Puis loin nous attendent les sculptures en bois de grève d'André Du BOIS, qu'il appelle d'ailleurs « ses créatures » car, effectivement, elles comptent une, deux ou trois pattes et semblent sur le point de se déplacer, poussées par le vent du large. *Le conteur de chimères* oscille sur son support unique et secoue un crâne étrange, orné de longues antennes. Il en perdra d'ailleurs l'équilibre et ira s'allonger sur le sable. Rien ne résiste à la marée. *Paysage incertain* se fait curieusement dessin, retrace, souligne, tenaille et embrasse entre ses mandibules la courbe du ciel, le contour des montagnes, le plat de la mer. Quant à *La Lune à trois pattes*, elle se porte comme un tableau de MIRO, rappelle des formes microscopiques devenues soudainement géantes. Avec leur déambulation fixe, les créatures de Du BOIS confondent la vision et reprennent à leur compte l'immobilité, pourtant perpétuellement mouvante, d'un bord de mer. Praticien de longue date de l'in situ et l'un des artistes-fondateurs du regroupement Au Bout de la 20, André Du BOIS vit à Rivière-du-Loup.

Visible de loin, la prochaine installation séduit par sa forme en dôme. Au premier coup d'œil, on dirait que Germain LAFLEUR a monté un igloo d'été. Il a bâti une structure de tiges de bois dont il a recouvert les côtés de polystyrène noir, et le toit de laminaires. À l'intérieur, un hamac circulaire emmaillotté de zostères se balance

D'abord une plage de temps qui s'étend du 2 au 16 août 1997. Puis, une portion d'espace, un coin de la baie des Chaleurs, plus précisément le barachois devant la ville de Carleton en Gaspésie. Voilà ce que le centre d'artistes en art contemporain Vaste et Vague offrait à onze artistes et trois performeurs dans le cadre de Barrachoa, son premier symposium de sculpture et d'installation in situ.



C'est dire que, sous le souffle persistant des vents de mer, sous un soleil presque toujours au rendez-vous, dans la cacophonie plaisante du cri des hérons et des sternes résidents du barachois, sans oublier le grondement des véhicules motorisés filant sur la route 132 qui le longe, les artistes Danyèle ALAIN, Sylvette BABIN, Constanza CAMELO et James PARTAIK, Marie-Josée COULOMBE, André Du BOIS, Fernande FOREST, Germain LAFLEUR, Lise LABRIE, Daniel MACE et



choisissent

Illustrations : page de g., de haut en bas : Le Barachois au coucher du soleil ; Christopher VARADY-SZABO ; Fernando FOREST ; Constanza CAMELO et James PARTAIK . Page de dr., de haut en bas : Danyèle ALAIN ; Sylvette BABIN ; Lise LABRIE. Photos : Jacques BÉRUBÉ, sauf F. FOREST, photo : Dorys TREMBLAY ; S. BABIN, photo : Richard MARTEL.

et permet au visiteur de s'allonger et de regarder le ciel à travers les algues. Dans ce cercle d'intimité qui conjugue formalisme et allégorie et qui chevauche la ligne où l'eau épouse la plage, LAFLEUR nous invite « à être dans le ventre de la mer et à prendre conscience que nous sommes des êtres liquides ». Amnios ou l'homme liquide nous rappelle littéralement nos origines marines. Natif de Montréal, LAFLEUR vit en Gaspésie depuis vingt ans.

L'installation suivante, il faut la chercher. Même si Daniel MACE a créé des pupilles grandes ouvertes sur le ciel par la transplantation de plantes et de cailloux d'un coin du barachois à un autre, *Les yeux de la terre* sont au sol, discrets, et se fondent au paysage. Sur la grève, on trouve les cercles concentriques formés de plantes marines que MACE est allé chercher plus loin sur une spartine, ces îlots du barachois, où il a apporté du sable et des galets pour tracer le deuxième œil, qu'on imagine. Dans cette technique de transplantation, de déplacement de la terre, au-delà de l'allégorie d'une Gaïa qui aurait enfin ouvert les yeux de sa conscience terrestre, on peut y voir aussi une ode étrange à cette pratique humaine millénaire de l'aménagement du paradis. Originaire du New Hampshire, MACE réside à Gaspé depuis plusieurs années.

Changement de ton, nous voici de plain-pied avec Dada et l'installation cocasse de Constanza CAMELO et James PARTAIK. Investissant le camping, les deux artistes ont éparpillé sur la grève des bancs de toilettes qui, sous l'effet de la marée, se ferment et s'ouvrent dans un fort claquement comme des castagnettes égarées dans la mer. Par ailleurs, l'eau a envahi la tente qu'ils ont érigée et engluée de sable. Y flottent pêle-mêle fruits et objets hétéroclites. Leur installation réjouit par son aspect aléatoire, improvisé, qui se joue de la catastrophe et de l'inattendu pour détourner de leur fonction ces objets usuels. CAMELO et PARTAIK ont offert à leurs visiteurs quotidiens une performance continue se déroulant dans un décor évolutif, changeant au gré du vent, du soleil et de la pluie. Performeur, vidéaste et musicien, PARTAIK vit à Québec où il poursuit une maîtrise en arts visuels à l'Université Laval. CAMELO est titulaire d'un B.A. en arts plastiques de l'Université nationale de Colombie et poursuit, elle aussi à Laval, une maîtrise dans le même domaine.


Lise LABRIE s'est installée à la toute pointe du bras gauche du barachois pour réaliser son œuvre commémorative et éphémère. En signe de reconnaissance aux gens de Carleton qui, avant la guerre, récoltaient la zostère pour la vendre comme matériau d'emballage, LABRIE a cueilli cette plante marine et l'a assemblée sur la plage en de nombreux monticules afin de la faire sécher. C'était sans compter la marée, venue reprendre son bien, mais pas au

complet. LABRIE a pu alors réaliser la deuxième partie de son geste poétique et fabriquer des coussins qu'elle a bourrés de zostère. Puis, elle en a remis un à chacun des artistes. Ainsi, se répandent un petit bout de Gaspésie et un petit peu d'histoire des Gaspésiens.



De retour au centre Vaste et Vague, on reprend le chemin de l'autre côté pour aller à la rencontre des *Capteurs célestes* de Christopher VARADY-SZABO. Façonnées, de longues tiges de bois nouées ensemble par de la corde, deux des trois sculptures de VARADY-SZABO, s'élèvent en sentinelles à la recherche de coordonnées. Elles s'élancent fines et légères sur le fond du ciel, leur géométrie les marquant sans contredit comme le fait de la main humaine. En même temps, cet élanement s'appuie sur l'horizontalité du paysage où se superposent la mer, la grève, les champs, les montagnes et le ciel, comme si VARADY-SZABO entendait l'appel du perpendiculaire. La troisième œuvre, tout en gardant ce caractère mathématique, est pleine d'un geste tendre, puisqu'elle évoque le « ber-bateau », celui-là même qui sauva la vie à Moïse. Ces installations, malgré leur forte présence, ne masquent pas le paysage, elles semblent plutôt offrir à la nature ce quadrillé pour dessiner. Originaire d'Australie, VARADY-SZABO vit à Gaspé.

Si les œuvres précédentes sont aériennes, celle que l'on rencontre ensuite est terrestre dans tous les sens du mot. Danyèle ALAIN a, en effet, construit un tertre de terre rouge dans lequel elle a placé des balles de foin auxquelles elle mettra le feu par une torche enfilée dans un tuyau placé à la base de la structure. Par ailleurs, ALAIN a dû creuser la grève pour obtenir du matériel de fond et, dans les trous ainsi formés, elle a déposé de la terre rouge, du sel et une carcasse d'oiseau. Ces trous se transforment au fil des marées et seront bientôt récupérés. Ce travail savant, créer un petit volcan, exige un plan qui inscrit une immobilité symbolique dans ce paysage fluide. Conçue pour déployer de somptueuses volutes de fumée blanche lorsqu'elle sera allumée, l'installation possède une forte dimension hiératique que la couleur de la terre renforce. On ne peut s'empêcher d'y voir du rituel funéraire, l'immolation de la terre même dans son activité volcanique. Elle s'effondrera sur elle-même, sa structure interne consumée par le feu. Montréalaise d'origine, ALAIN vit à Roxton Pond. Elle est directrice du centre d'essai en arts visuels le 3e Impérial à Granby.

Le contraste est frappant entre le travail précédent et celui qui clôt la promenade autour du barachois. Marie-Josée COULOMBE a tenté de réaliser une œuvre avec le vent et, comme de nombreux navires venus s'échouer sur la barre de sable où elle travaille, COULOMBE a vécu l'échouage de ses plans originaux. La



structure de bois élaborée, pareille à un abri recouvert d'une vaste toile blanche, n'a su résister à la marée et au vent. La première tentative du plan de rechange qui l'a vue installer les toiles dans l'eau grâce à des piquets plantés dans le sable auxquels elle les fixait, a provoqué l'emmêlement des tissus. Pourtant, la version ultime sera particulièrement réussie et l'on verra la force du vent soulever les toiles blanches de l'eau comme autant de voiles émergeant des naufrages et faire ondoyer comme la mer le vaste rectangle de tissu accroché à trois petits poteaux sur la grève. Par cette installation sans cesse reprise sous le signe de la grâce, COULOMBE a saisi à plein le sens et le corps du *Barrachoa*. Native de Murdochville, COULOMBE vit à Québec.



Devant le succès de son premier symposium *Barrachoa*, tant du point de vue de la participation des artistes que de l'appui du public, Vaste et Vague a la ferme intention de répéter la manifestation et souhaite en faire une biennale. Déjà les idées foisonnent et l'on prépare le symposium de l'été 1999 : symposium « itinérant » qui se tiendrait en trois temps et en trois lieux de la Gaspésie, ou symposium dans l'un des sites touristiques gaspésiens les plus fréquentés.